

Marat à nouveau poignardé ou le visage vrai de Michel Onfray¹

(article paru dans *Mauvais Sang*, n° 1, été 2010, Bruxelles, éd. Aden, pp. 5-8)

C'est une règle de la propagande médiatique que, tout en ayant l'honneur des plateaux de télévision, l'on ne puisse pas aller impunément à contre-courant des idées dominantes. Michel Onfray a peut-être un temps paru faire exception, lorsqu'il mettait pignon sur rue l'athéisme, une pensée qui, il y a une dizaine d'années à peine, était largement occultée par les faiseurs d'opinion. C'est là incontestablement son mérite. Mais un mérite qui ne va pas sans accorder de gages.

Ainsi, s'il a contribué à faire connaître le nom de Jean Meslier, le véritable fondateur de l'athéisme et du matérialisme philosophique, il l'a fait en noyant dans un athéisme « fourre-tout » le communisme révolutionnaire qui caractérise sa pensée. Relégué au rang de curiosité intellectuelle, le mesliérisme est ainsi condamné à colorer de son originalité populaire les formes aristocratiques et grandes-bourgeoises de l'athéisme, voire réactionnaires. Celle, proto-fasciste même, de Nietzsche par exemple, penseur de prédilection d'Onfray qu'il a lui-même promu assez à la mode, le présentant comme susceptible d'une aberrante interprétation « de gauche »².

Confusion et inversion des valeurs qui semblent bien être une caractéristique du climat idéologique actuel en général, et d'Onfray en particulier. Les points de vue les plus conservateurs y deviennent idées progressistes. Les opinions les plus radicales, tel l'athéisme conçu comme pensée libératrice des masses et pour les masses, y sont admises dans la mesure seulement où leur caractère subversif est atténué et dénié. En contribuant à nourrir ce climat, Onfray s'inscrit parfaitement dans le courant intellectuel post-moderne, celui de la perte de sens, du sens de l'histoire et du sens social.

Qui en aurait douté ou en douterait encore en trouvera l'illustration limpide dans son récent petit livre à la gloire de Charlotte Corday – en fait un article tiré en longueur. Emballé sous la couverture gaufrée, presque luxueuse, de la collection « Débats » des éditions Galilée, le livre est d'abord un scandale dans sa forme : une soixantaine de petites pages de texte en grands caractères et aux larges marges. Comme dans les livres pour enfants. Et quinze euros pour moins d'une heure de lecture : beaucoup de « valeur d'échange » aurait dit Marx... mais pour quelle « valeur d'usage » ?

Car sur le fond – quel fond ? –, on n'y trouve rien d'autre qu'une histoire de louanges et d'injures, celle de la fascination aux prises avec le mépris et qui le vainc, de la vertu triomphant du vice. Non sous la forme d'une tragédie. Pas même d'une fable. Mais d'un dessin animé japonais. Ou des histoires de cow-boys et d'indiens si l'on préfère cette référence. Avec un seul fil rouge pour le scénario : Charlotte Corday est l'âme pure, Marat le diable, et l'ange terrasse le démon, comme il se doit. Sur fond terrestre ici, celui de la Révolution française.

Rien de bien original en cela. L'historiographie réactionnaire a toujours eu ses Staline à pourfendre, celle qui aime à parler au peuple, mais qui méprise le peuple. Parmi ces héros noirs, Jean-Paul Marat occupe une place de choix. La pensée dominante aujourd'hui, plus de deux siècles après la Révolution française et vingt ans après son enterrement de première classe du Bicentenaire – celui de Mitterrand et des têtes couronnées du monde entier conviées à le célébrer à l'Opéra Bastille en juillet 1989, et des éléphants qui ont défilé sur les Champs-Élysées pour amuser la plèbe –, emboîte le pas à cette révision de l'histoire de la Révolution, hydre à deux têtes dont l'une est tranchée : la liberté mais pas l'insurrection, la démocratie mais pas les masses laborieuses, et Danton et Lafayette, et Talleyrand tant qu'à faire, mais pas Robespierre et pas Saint-Just. Et certainement pas Marat.

La Révolution revisitée en somme. Bien sûr, elle l'est déjà depuis plus d'une génération. L'histoire révisionniste de la Révolution française est celle d'un affrontement où les classes ont disparu au profit des hommes, les grands, cela s'entend. Une histoire post-moderne donc où les combats politiques se substituent sans ambages aux luttes sociales, où les idées dominent le monde et en sont tout à la fois les seuls ressorts, les seuls moteurs, les seuls enjeux, ceux de la raison et de son contraire, la folie élevée au rang de démiurge de la Révolution par lequel les révisionnistes prétendent l'expliquer.

Onfray plonge dans cette révision immatérielle, réactionnaire sinon mystique de la Révolution avec la délectation de quelqu'un qui se plonge dans la tiédeur d'un bain relaxant. Marat et Corday y incarnent respectivement la folie et la raison, et le poignard assassin est l'allégorie de la victoire de celle-ci sur celle-là. Derrière ces personnifications disparaissent ainsi, engloutis sous les flots battus par la tempête révisionniste, la sans-culotterie soulevée contre la Gironde des affairistes, le peuple travailleur affrontant, sur fond de révolution et de contre-révolution, de guerre des classes et de guerre des nations, la grande bourgeoisie marchande.

Histoire imagée donc.

Image d'Épinal d'une meurtrière d'abord.

Charlotte Corday, que son crime transforme en « femme sublime » (p. 59). Elle y « est moins la Girondine que l'on dit que la Républicaine romaine, version revue et corrigée par le Grand Siècle – autrement dit Bravoure, Vertu, Honneur, Droiture... » (p. 39). « Vierge romaine » (p. 49), elle a « épousé le sublime dans l'Histoire » (p. 52). En perpétrant son assassinat, « elle se trompe, mais son erreur est juste » ! (p. 57) Son acte est « moralement sublime » (p. 63), « il manifeste le sublime romantique ». C'est un « geste à la Plutarque » (p. 64) et, par un saisissant mais significatif raccourci historique, comme un « appel du 18-juin » qui n'aurait pas été suivi (*id.*).

Image à la Jérôme Bosch, en revanche, d'un révolutionnaire.

Onfray est prolix en médisances ragotes lorsqu'il s'agit de Marat, « chien galeux » (p. 59) qui, médecin dès avant la révolution, déjà « s'initie au sang » (p. 24). « Eczémateux » (p. 70) dont le corps « puait peut-être moins mort que vivant » (p. 79), il « ne mérite pas mieux » qu'« une simple lame pour égorger les poules » (p. 55). Mais il est d'abord et avant tout « emblématique homme du ressentiment » et d'« une gauche de ressentiment » (p. 4 de couv. et *passim* : une vingtaine d'occurrences au moins pour cette caractérisation).

Histoire simplifiée à outrance aussi.

Altérée et tronquée, mutilée et frelatée surtout, où l'on n'apprend rien. Ou le contraire de ce que l'on devrait apprendre, ne serait-ce que ceci : Marat, « l'Ami du peuple », quinze ans avant la Révolution déjà, défendait les intérêts des masses laborieuses et l'abolition des privilèges, en ce compris ceux de la fortune et du capital ; Charlotte Corday, à l'été '93, représentait les intérêts – et le bras ! – de la bourgeoisie girondine et bientôt thermidorienne confisquant, dans son seul intérêt d'élite économique cupide et jalouse de sa richesse, la Révolution faite par le peuple.

Ces enjeux-là, Onfray n'en a cure. Ce sont ceux pourtant de la Révolution : suppression de l'inégalité féodale au profit, soit d'une égalité sociale inédite, soit d'une nouvelle inégalité de classe, moderne, grande-bourgeoise. En raison inversement proportionnelle de l'intérêt qu'il porte à la réalité historique, les contrevérités foisonnent sous sa plume, à l'aise. Celle, par exemple, énorme et puérile, de la Révolution dont la cause explicative première et profonde serait « un orage de très gros grêlons » qui ravage les cultures à l'été 1788, entraînant un très à la mode « effet papillon » (p. 13). Ou celle, moindre mais idéologique, par laquelle le père de Charlotte Corday, aristocrate déclassé gagné au parti de la grande bourgeoisie d'affaires, « défendait des idées révolutionnaires au sens premier du terme » en prônant « d'authentiques réformes »... celles d'un droit féodal en fait amplement préservé (p.

35) ! Ou encore en continuant à colporter le canular éculé d'un Marat qui, alors pourtant qu'il a tenté d'en limiter l'ampleur, serait « l'un des principaux instigateurs » des massacres de Septembre, ce qu'aucun historien, fut-il le plus fieffé réactionnaire, le plus rabique révisionniste, n'oserait encore aujourd'hui écrire.

Mais qu'importe à l'idéologue nietzschéen « de gauche » (signe de filiation revendiquée, Onfray place une citation de Nietzsche en exergue de son opuscule) les multiples erreurs et contresens qui jalonnent à profusion son court texte ? La calomnie, on l'a vu, et la bassesse même peuvent être convoquées à l'envi. Avec, au besoin, le père spirituel appelé à la rescousse : « Jean-Paul Marat endosse à la perfection le costume de l'homme du ressentiment. Sur ce genre d'homme, Nietzsche écrit dans le *Gai savoir* : “Pour un raté de cette espèce l'esprit devient poison, et poison la culture, poison la solitude et la propriété – il tombe finalement dans un état de rancune, dans une volonté chronique de se venger...”. » (p.23)

Toute la thèse d'Onfray consiste en fait en l'apologie des conceptions idéologiques bien-pensantes dont Marat se doit d'être le repoussoir et Charlotte Corday l'égérie: l'humanisme et le respect de la vie humaine, le pacifisme et le rejet de toute forme de violence. Tout son paradoxe en conséquence, toute sa contradiction, consiste à les prôner à travers l'éloge de la violence criminelle, celle de l'assassinat de Marat. Ainsi le crime de Corday, « moralement sublime », « incarne la rébellion, la résistance, la révolte, le refus de l'injustice, la primauté du spirituel éthique (*sic*) contre la brutalité politique » (p. 63). « Supprimer Marat n'est pas un crime, pense-t-elle ; assassiner un assassin n'est pas un assassinat ; tuer un tueur n'est pas tuer ». Et c'est ici une dialectique hégélienne mal digérée qui est invoquée bien mal à propos, en cette simplification insolite : « “Ruse de la Raison”, aurait dit Hegel : affirmer la positivité de la négation pour mieux affirmer. » (pp. 57-58)

Pourquoi d'ailleurs Onfray, aurolé d'une popularité médiatique, à bon marché donc, et qui brigue le titre de maître à penser, s'embarrasserait-il de la moindre rigueur tant philosophique qu'historique ? Pourquoi, puisque l'histoire est revue et corrigée au travers des conceptions nietzschéennes d'un autre temps, celles d'un aristocratismes décadent qui étale à la fois sa crainte et sa haine du peuple, ne pourrait-on encore prendre quelques libertés avec elle ? La licence, en tout premier lieu, de se passer du peuple, fut-ce pour la Révolution française, populaire par excellence. Ou de lui faire porter toutes les tares : « Quoi qu'on pense de la Révolution française (et j'en pense pour ma part le plus grand bien...), écrit Onfray, elle fut *aussi* un grand moment de ressentiment débridé. [...] Mais dans cette époque comme en d'autres, l'idéal révolutionnaire travestit des sentiments bas, cache des manigances d'esprits étroits, dissimule la hargne de petites âmes soucieuses de calculs égoïstes. Il est la foire aux passions tristes et aux sentiments mesquins : l'envie, la jalousie, la convoitise, la rancœur et la rancune, et de tout ce qui gravite sous la rubrique du ressentiment. » (pp. 29-30, souligné par Onfray)

Car derrière la haine de Marat, c'est bien effectivement celle du peuple que cache mal Onfray. Dans des termes que ne renieraient pas Burke, Taine et tant d'autres auteurs réactionnaires d'il y a un ou deux siècles, les masses qui font la révolution du 10 août 1792 sont « la chiennerie » et, identifiées à la foule parisienne qui perpète les massacres de Septembre, « la meute maratiste de chiens en furie », une foule « assoiffée de sang, percluse de haine » (pp. 32-33). Quand elles prennent leur destin en main et surgissent sur l'avant-scène de l'histoire, Onfray, à l'évidence, n'aime pas les masses. Ni « l'Ami du peuple ». Ni, non plus, le peuple !

À ses propos où, pour l'action libératrice des masses, à chaque page, consciemment ou inconsciemment, suintent l'effroi haineux et l'hystérie hargneuse, les allégations mensongères et la médisance délibérée, la vérité poignardée et les contrevérités assassines, Onfray sait-il que Marat, précédemment, préventivement, prophétiquement, lui avait déjà répondu ?

En novembre 1789, il écrivait en des termes qui éclatent aujourd'hui encore dans toute leur puissance à la face des maîtres à penser, et résonnent dans toute leur jouvence aux oreilles de ceux qu'ils veulent faire taire :

« Les citoyens timides, les hommes qui aiment leur repos, les heureux du siècle, les sangsues de l'État et tous les fripons qui vivent des abus publics ne redoutent rien tant que les émeutes populaires. Elles tendent à détruire leur bonheur, en amenant un nouvel ordre de choses. Aussi s'élèvent-ils sans cesse contre les écrits énergiques, les discours véhéments, en un mot contre tout ce qui peut faire vivement sentir au peuple sa misère et le rappeler à ses droits. C'est la morale des hommes constitués en dignité et en puissance. Au milieu des abus de l'autorité et des horreurs de la tyrannie, ils ne parlent que d'apaiser le peuple, ils ne travaillent qu'à l'empêcher de se livrer à sa juste fureur. [...] Or, à quoi devons-nous la liberté, qu'aux émeutes populaires ? »³

Notes

1. Michel ONFRAY, *La religion du poignard. Éloge de Charlotte Corday*, Paris, éd. Galilée, 2009, 83 p.

2. Pour une caractérisation à la fois du nietzschéisme d'Onfray et de la pensée de Nietzsche – dont son « pré-fascisme » qui n'est en aucune manière imputable à un quelconque amalgame que l'on ferait avec sa sœur embrassant le nazisme –, lire le petit ouvrage d'Aymeric MONVILLE, *Misère du nietzschéisme de gauche. De Georges Bataille à Michel Onfray* (Bruxelles, Aden, 2007, 105p.). Pour la signification et la portée du nietzschéisme dans l'irrationalisme allemand, je renvoie à l'indépassable chapitre que Georg LUKÁCS lui consacre dans le premier tome de sa *Destruction de la raison* (Paris, éd. de L'Arche, 1958, pp. 267-348), chapitre republié en volume séparé sous le titre *La destruction de la raison – Nietzsche* (éd. Delga, Paris, 2006).

3. MARAT, *L'Ami du peuple*, n° 34 du mardi 10 novembre 1789, reproduit dans Jean-Paul Marat, *Œuvres politiques, 1789-1793*, t. I, Bruxelles, éd. Pôle nord, 1989, pp. 284 et 285.